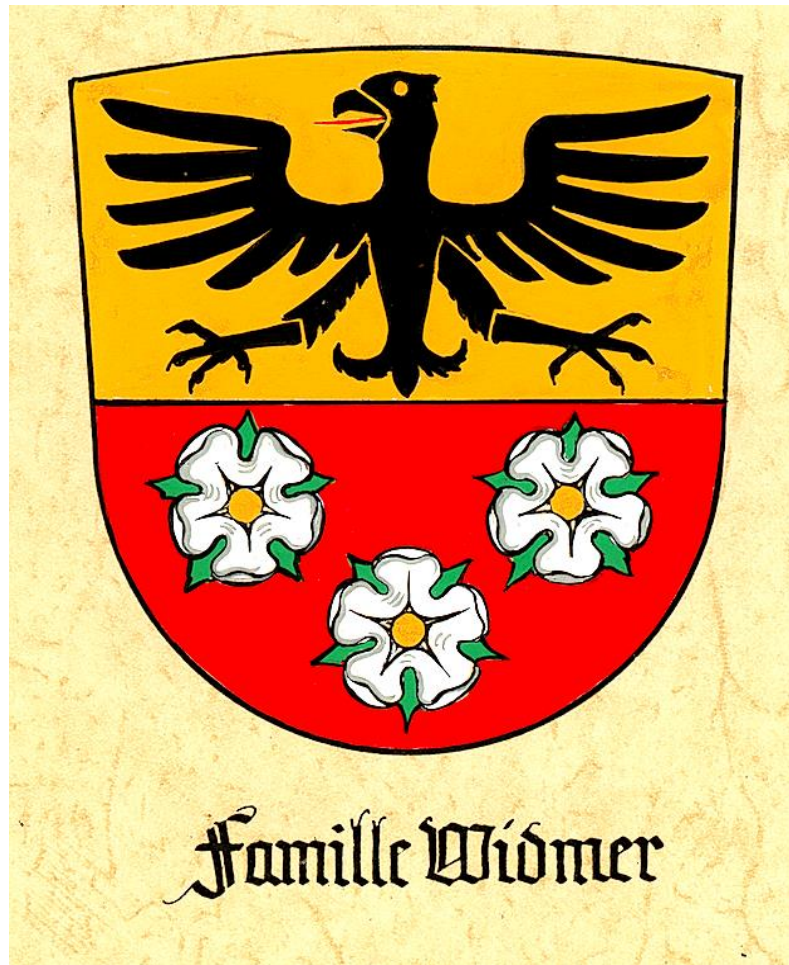


A la quête de mes Racines



Priska Widmer

Collège de Gambach, 4F1
2002

Tutrices : Anne Dafflon et Anne-Françoise Hostettler

Sommaire

1. Introduction	
1.1. Avant-propos.....	page 3
1.2. Introduction générale	page 4
2. Questionnements sur mon arbre généalogique	
2.1. Prénoms transmis de père en fils/mère en fille.....	page 5
2.2. Deux femmes.....	page 6
2.3. Prénoms de consonance alémanique.....	page 6
2.4. Conjoints d'Outre-Sarine.....	page 6
2.5. Femmes parties pour l'Amérique.....	page 7
2.6. Mariage entre cousins germains.....	page 7
2.7. Les métiers.....	page 7
2.8. Emigration.....	page 8
3. Les anabaptistes	
3.1. Qui sont les anabaptistes ?.....	page 9
3.2. Les persécutions.....	page 10
3.3. L'émigration.....	page 11
4. Ma nouvelle	
4.1. Petite préface.....	page 13
4.2. Le voyage d'une vie.....	page 14
5. Conclusion.....	page 28

6. Annexes

- 6.1. Petit album de famille.....page 29
- 6.2. Le parcours.....page 32
- 6.3. Sumiswald.....page 33
- 6.4. Les Anabaptistes.....page 34

7. Mes sources.....page 35

1.1. Avant-propos

Toute petite déjà, je me passionnais pour la généalogie. Ce n'était pas, du moins au début, la généalogie au sens propre du terme qui m'intéressait, mais plutôt la recherche de réponses concernant des liens de parenté, l'origine de ma famille et surtout pourquoi j'étais née en Romandie alors que je porte un nom suisse-allemand. Malgré des réunions de famille peu fréquentes, j'ai cultivé cette fascination au fil des années et ai conservé avec le plus grand soin les quelques informations que je recevais au compte-gouttes au travers des conversations familiales. Il m'est difficile d'expliquer mon sentiment. Je crois qu'il s'agit d'une sorte de fierté, un honneur de porter ce nom. Non pas parce que mes ancêtres auraient été célèbres ou auraient accompli quelque chose d'extraordinaire, car ce n'est pas le cas, et encore moins parce que je trouve mon nom particulièrement joli, mais plutôt parce que j'éprouve un besoin d'appartenance, d'identification. Je dirais que, pour moi, ma famille est la base de mon identité. On tient des attitudes, des goûts, un certain code de vie de ses parents, grands-parents et parfois même de plus anciens parents et cela quoi que l'on fasse, on ne peut pas l'effacer complètement. Pour moi, c'est aussi cela avoir une famille. Voilà, c'est comme ça que je m'explique ma passion pour la généalogie. Et quand j'observe notre société de plus en plus multiculturelle, il me semble important, pour ne pas dire vital, de prendre conscience de qui l'on est, d'où l'on vient et quelle est notre place.

C'est donc pour toutes ces raisons, et certainement d'autres dont je n'ai pas forcément conscience, que j'ai choisi de baser mon travail de maturité sur mes racines et que je suis partie sur les traces de mes ancêtres afin d'essayer de découvrir, à travers leur histoire, qui je suis vraiment et qui ont été ces gens sans qui je ne serais pas là aujourd'hui.

1.2. Introduction générale

Le thème de la famille est un sujet aussi vaste que passionnant. Dès lors, pour que chaque participant du séminaire ait un travail avec une morphologie quelque peu semblable, nous suivons un plan commun.

Afin d'avoir une base concrète à partir de laquelle le reste du travail est développé, il s'agit tout d'abord de reconstituer l'arbre généalogique de sa famille. Puis, après avoir bien observé les dates de naissance, de mort, les mariages ou encore l'émigration d'une commune à une autre, quelques interrogations se détachent. Elles touchent des sujets aussi variés que la cause d'une mort prématurée, un second mariage ou la transmission du prénom d'un père à son fils. Il s'agit alors d'effectuer quelques recherches afin de trouver des sources susceptibles de répondre à ces questions. Mais le corps du travail consiste en la rédaction d'une nouvelle. Ce court récit est basé sur un fait ou une personne se rattachant à la famille. Complétée par l'imagination de son auteur, la petite histoire balance entre réalité et fiction.

Libre ensuite d'ajouter quelque supplément à mon travail, je choisis de faire une recherche sur les anabaptistes. Mes ancêtres ayant très certainement compté parmi eux, j'ai envie de mieux comprendre qui étaient ces gens et quelles valeurs ils défendaient.

2. Questionnements sur mon arbre généalogique

Découvrir mes ancêtres, leur nombre, leurs prénoms, observer les connexions qui font d'eux une seule et même famille, m'étonner des liens qui existent entre certaines personnes et dont je ne me doutais pas toujours, ce sont autant de plaisirs que j'ai éprouvés lorsque j'ai pris le temps d'observer mon arbre généalogique. Mais en prêtant attention aux détails, je me suis très vite retrouvée confrontée à diverses questions. Et oui, mes ancêtres vivaient dans un monde où les traditions primaient sur l'originalité ! Pour répondre aux questions que me suggérait mon arbre généalogique, je me suis alors plongée dans les diverses mœurs d'autrefois ainsi que dans les grands événements qui ont façonné les siècles passés.

Même si certaines réponses restent des hypothèses que seuls les intéressés pourraient me confirmer, elles ont le mérite de m'avoir, à travers mes recherches, appris pas mal de choses sur la façon dont vivaient nos ancêtres.

2.1. Prénoms transmis de père en fils/mère en fille

On constate qu'à plusieurs reprises les parents ont donné le prénom du père ou, plus rarement, de la mère à l'un de leurs enfants. Ainsi Marie et Hans ont nommé un de leurs fils Hans. Plus proche de notre époque, mes arrière-grands-parents, Gulia et Fritz, ont appelé un de leurs fils Fritz. Cette pratique n'a rien d'étonnant car ce fut presque une "tradition" dans le passé mais en principe, le prénom du père était donné au fils aîné de la famille alors que dans le cas de Fritz, il s'agit du plus jeune fils.

Source : Beucarnot Jean-Louis, *La généalogie facile*, Usine de la flèche (France) : Editions Marabout, 1998, page 119.

<http://prenoms.free.fr/HistOri.htm>

2.2. Deux femmes

Si se remarier ne choque plus personne dans la société d'aujourd'hui, cela n'a pas toujours été le cas. Il semble donc étonnant que deux de mes ancêtres vivant au XIXe siècle, Peter puis son fils Abraham se soit mariés deux fois. Mais leur choix de se marier une seconde fois provient très certainement du fait que leurs femmes seraient mortes relativement tôt, respectivement à l'âge de 32 et 38 ans. Leur décès sont probablement survenu lors de leur accouchement, ce qui était relativement fréquent à l'époque.

Source : Beaucarnot Jean-Louis, *Ainsi vivaient nos ancêtres, De leurs coutumes à nos habitudes*, Paris : Editions Robert Laffont, 1989, page 58.

2.3. Prénoms de consonance alémanique

Malgré le fait qu'ils résidaient en Romandie, il est intéressant de constater que mes ancêtres, surtout en ce qui concerne les hommes, portaient des prénoms suisses-allemands. Ainsi on trouve des Peter, Heinrich, Johannes, Ulysse, Gottfried ou encore Fritz. Cela aurait-il une relation avec leur appartenance aux anabaptistes ?

Source : *Das Widmer Familien-Weltbuch*, Bath, Ohio 44240, USA, page 4.28.

2.4. Conjoints d'Outre-Sarine

Il est intéressant d'observer les communes d'origines des conjoints de mes ancêtres. Car, malgré leur exil en Romandie, les Widmer ont, à deux ou trois exceptions près, tous épousé des gens originaires de Suisse-allemande. Et mon grand-père n'a pas fait exception puisque ma grand-mère est originaire de la commune de Langnau.

Source : Constatation faite en observant mon arbre généalogique.

2.5. Femmes parties pour l'Amérique

Sur une famille de quatorze enfants dont neuf filles, quatre d'entre elles ont émigré aux Etats-Unis. Nées entre 1862 et 1878, Rosalie, Fanny, Léa et Lina ont probablement suivi la vague d'émigration qui eut lieu dans la seconde moitié du XIXe siècle et au début du XXe siècle.

La seule dont nous avons la confirmation qu'elle est bien morte aux USA est Rosalie, c'était par ailleurs la seule qui était mariée avant son départ.

Source : *Histoire de la Suisse*, Editions Fragnières, Fribourg 1984

Gratz, Delbert L., *Bernes Anabaptists*, Scottdale, Pennsylvania : Herald Press, 1953, page 128

2.6. Mariage entre cousins germains

Marguerite Widmer épousa E.Delsberger. Devenue veuve très jeune, elle se remaria à l'âge de 29 ans avec son propre cousin Henri. Ils eurent tous deux une fille, Suzanne qui vit probablement encore aujourd'hui, ainsi qu'un garçon, Edouard, qui mourra peu après sa naissance (dans la même année). Sa mort est-elle due au fait que ses parents étaient cousins germains, à la pauvreté qui régnait durant la deuxième guerre mondiale (il est né en 1941) ou à une toute autre maladie ?

Source : Beaucarnot Jean-Louis, *Ainsi vivaient nos ancêtres, De leurs coutumes à nos habitudes*, Paris : Editions Robert Laffont, 1989, pages 110, 111.

2.7. Les métiers

Si les plus vieux de mes ancêtres pratiquaient des métiers dont je ne connais pas vraiment la signification comme par exemple "engollon" ou "formel pr. Paquier", ils ne se transmettaient étonnement pas leur activité de père en fils comme il était

coutume autrefois. Ce n'est qu'à partir de mon arrière-grand-père, Fritz, qui était recteur de l'école cantonale de Porrentruy, que cette pratique semble avoir pris place au sein de la famille. Ainsi Alphonse, le fils de Fritz, reprit le poste de son père et Fritz, son autre fils, devint professeur. Seul mon grand-père fait exception puisqu'il est devenu employé postal. Mais la tradition reprit de plus belle puisque ses deux filles sont institutrices et que mon père, après avoir tenu un magasin de radio télévision où il faisait notamment de la réparation, s'est reconverti en professeur. Ma sœur a, quant à elle, changé de parcours durant ses études pour devenir professeur également. Si ni mon frère, ni moi ne prévoyons de nous lancer sur la voie de l'enseignement, il n'est pas impossible que le destin ne nous en rapproche !

Source : Beaucarnot Jean-Louis, *Ainsi vivaient nos ancêtres, De leurs coutumes à nos habitudes*, Paris : Editions Robert Laffont, 1989, pages 34, 35.

2.8. Emigration

Originnaire de la commune bernoise de Sumiswald, ma famille s'est établie dans l'actuel Jura, anciennement évêché de Bâle. C'est apparemment Christian qui, au début du XVIIIe siècle, émigra sur le territoire de Corgémont dans l'actuel Jura bernois. Ses descendants ne quitteront pas, pour la plupart, la Romandie et plus particulièrement le Jura et le canton de Neuchâtel. Comment expliquer cette émigration ?

Sources : Les recherches de mon arrière-grand-père confirmées par le 99% des gens que j'ai contactés durant mes propres recherches.

Samuel Gerber, *Les Anabaptistes dans le Jura*, dans : "Intervaller", n°10, octobre 1984, pages 15 à 22.

Gratz, Delbert L., *Bernes Anabaptists*, Scottdale, Pennsylvania : Herald Press, 1953, pages 52, 53, 69 et 194

3. Les Anabaptistes

Dès le début de mes recherches, j'ai rencontré divers éléments me suggérant que mes ancêtres ont très certainement été Anabaptistes. Cette hypothèse se confirmant ensuite à plusieurs reprises, j'ai eu envie de savoir qui étaient vraiment les Anabaptistes afin de me rapprocher de mes aïeux et de comprendre comment ils ont vécu.

Je n'avais jamais entendu parler des Anabaptistes auparavant et tout ce que je savais, c'était qu'il s'agissait d'une question religieuse. Plusieurs interrogations me sont alors venues à l'esprit : quel genre de croyances ont les Anabaptistes ? Comment se fait-il que la plupart des gens ne connaissent pas leur existence ? ont-ils totalement disparu ?

En cherchant à y répondre, j'ai découvert, parmi de nombreux détails dont je n'aurais jamais soupçonné l'existence, que les Anabaptistes avaient été persécutés, ce qui peut expliquer leur nombre restreint aujourd'hui et l'émigration de mes ancêtres. J'ai ensuite essayé de remettre un peu d'ordre dans ce que j'avais appris au cours de mes lectures.

3.1. Qui sont les Anabaptistes?

Les Anabaptistes font partie d'une secte fondée par l'Allemand Thomas Munz. Le mouvement anabaptiste suisse prit naissance à Zurich durant la Réforme. C'est effectivement après "la guerre des paysans" à laquelle prirent part beaucoup d'opprimés et d'exploités qui profitèrent de l'opposition religieuse pour revendiquer de meilleures conditions de vie, qu'apparurent les premiers adeptes de cette religion dans notre pays. Se basant sur les mêmes principes que le Réformateur zurichois Ulrich Zwingli, les Anabaptistes s'éloignèrent peu à peu du mouvement protestant, jugeant ses réformes insuffisantes, leur but étant également une réforme sur le plan social qu'ils voulaient instaurer par la mise en commun des biens. Emmenés dès 1523 par Felix Manz, Konrad Grebel et Simon

Stumpf, ils se référaient exclusivement aux textes de l'ancien et du nouveau testament, en particulier le "Sermon sur la Montagne" (Matthieu 5 à 7). Ce dernier met en évidence des directives comme "aimez vos ennemis" et "priez pour ceux qui vous persécutent" ou "tu ne tueras point", sur lesquelles les Anabaptistes se basent pour s'opposer au service militaire. Désapprouvant de prêter serment en se référant au même texte, ils refusaient de se soumettre à l'autorité de l'Etat, estimant qu'ils n'avaient pas à recevoir d'ordres émanant des hommes et qu'ils ne devaient l'obéissance qu'à Dieu seul. C'est pourquoi ils s'opposaient également à une église d'Etat, qu'ils ne fréquentaient pas au profit d'un culte dans leurs maisons, ainsi qu'à toute hiérarchie religieuse. Sur ce principe, les Anabaptistes refusaient alors de payer quelque impôt ou dîme.

Mais leur nom d'Anabaptistes, qui signifie "celui qui baptise à nouveau", leur vient de leur désapprobation à la réception de l'enfant dans l'Eglise, prônant le baptême à l'âge adulte, lorsque le croyant est en mesure de prendre pleinement conscience de sa foi.

Zwingli désapprouvait toutefois cette vision et essaya de rallier les Anabaptistes à sa cause mais sans grand succès. Mal vus à Zurich, les Anabaptistes s'établirent ensuite essentiellement dans l'Emmental et l'Oberland bernois. Dès lors le mouvement quitta la ville pour devenir exclusivement rural.

Plus tard, le prêtre hollandais, Menno Simons, quitta l'Eglise catholique pour prêcher auprès des Anabaptistes ayant survécu aux martyrs. C'est à cette période qu'ils prirent le nom de Mennonites, appellation aujourd'hui utilisée dans le monde entier. Certains poussèrent leurs réformes encore plus loin et donnèrent naissance aux actuels Amish.

3.2. Les persécutions

En août 1527, les villes de Berne, Zurich et Saint-Gall conclurent un concordat et commencèrent à éditer des lois et mandements à l'encontre des Anabaptistes. Commença alors une lutte acharnée contre les "indésirables". Les Anabaptistes furent ainsi punis par des amendes et contraints à se convertir. De plus, en cas de récidive, c'est-à-dire s'ils persistaient à pratiquer leur religion, ils

étaient punis de la peine de mort. De nombreuses autres sanctions comme les supplices, la confiscation de biens (qui formeront des fonds dits "d'Anabaptistes"), l'envoi aux galères, les arrestations ou les noyades des meneurs, enseignants ou récalcitrants, furent mis en place. Durant l'année 1527 par exemple, douze Anabaptistes dont le meneur Felix Manz furent exécutés. Ce dernier, un ancien ami et compagnon de Zwingli, fut noyé dans la Limmat en janvier. Mais on dit que c'est à Berne, où plus de quarante Anabaptistes subirent des supplices en l'espace de quarante ans à peine, que la lutte coûta le plus d'efforts. Toutefois, la peine de mort fut peu à peu remplacée par le bannissement ainsi que la déportation et le dernier martyr fut recensé à Sumiswald en octobre 1571. Les lois contre les Anabaptistes ne furent annihilées par la Constitution helvétique qu'en 1798.

3.3. L'émigration

Les Anabaptistes persécutés émigrèrent pour la plupart en Alsace, dans le Palatinat (région de l'Allemagne au nord de l'Alsace) et en Hollande. Mais d'autres ne quittèrent pas la Suisse et trouvèrent étonnement refuge en pays catholique et plus précisément sur les terres du prince-évêque de Bâle, qui se montra très tolérant envers les arrivants. Ces déplacements dans le Jura se produisirent au XVI^e siècle déjà, mais prirent de l'ampleur au XVII^e et XVIII^e siècles.

Mais cet accueil n'était pas de toute gratuité. En effet, les Anabaptistes avaient l'obligation de s'établir à plus de mille mètres d'altitude où ils ne pouvaient conserver leur culte qu'à condition de n'user d'aucune propagande visant à recruter des adeptes. Là, ils avaient l'autorisation de parler leur langue qui était l'allemand et d'administrer leur église à leur manière tout en prenant en charge les veuves et orphelins de leur communauté. C'est pourquoi il n'est pas rare de retrouver aujourd'hui dans le paysage jurassien des noms aux consonances alémaniques comme Amstutz, Geiser, Gerber, Habegger, Lerch, Lehmann, Widmer..., presque tous originaires de l'Emmental.



Petite préface :

Ma nouvelle raconte l'émigration de mes ancêtres qui ont quitté Sumiswald, leur village d'origine. Si j'ai choisi ce thème pour mon histoire, c'est que la question de mes origines me passionne depuis mon enfance. Et puis le village de Sumiswald ainsi que l'Emmental ont toujours eu un aspect fascinant à mes yeux, même si je n'ai pas eu souvent l'occasion de m'y rendre.

D'après les dates et les lieux figurant sur mon arbre généalogique, Christian Widmer serait l'ancêtre qui quitta les siens pour s'installer dans le Jura, appartenant alors à l'Evêché de Bâle. Ce départ serait-il lié à sa religion? C'est une supposition. Je n'ai en effet jamais pu prouver que mes ancêtres avaient été anabaptistes, mais il me semble que pas mal de facteurs tendent à rejoindre cette hypothèse. C'est en tout cas ce que l'on m'a toujours répondu lorsque je demandais pourquoi nous n'habitons pas dans la région de nos origines. C'est également ce que mon arrière-grand-père, qui s'est intéressé à l'origine de notre nom de famille, en a déduit, à la fin de ses recherches. Même l'archiviste de Corgémont (lieu où s'établit Christian Widmer) m'a assuré que les Widmer avaient été anabaptistes, en précisant toutefois que personne n'en avait la preuve écrite.

Le parcours de mes deux héros, je l'ai emprunté à un ouvrage sur les anabaptistes¹. L'auteur y parle de sa famille, originaire de la même région que la mienne et qui avait choisi cet itinéraire. Quant à la famille Gerber, qui se montre très généreuse dans mon récit, elle est le fruit de mon imagination.

¹ Samuel Gerber, "Les anabaptistes dans le Jura", dans : "Intervaller", n°10, octobre 1984, pages 15 à 21

Le voyage d'une vie

Tout est calme dans le petit village construit sur le flanc de la colline. Ses maisonnettes d'où s'échappe un filet de fumée grisâtre sont dominées par le clocher de la grande église blanche. En effet, ce clocher à l'architecture originale, dont le toit porte deux petites tourelles, est visible de loin puisque le bâtiment se trouve sur les hauteurs du village. Tout est calme dans les ruelles désertes parcourues par des odeurs de repas à l'heure où le soleil disperse ses derniers rayons sur le village emmentalais. Tout est calme également dans la ferme de la famille Widmer où l'on est attablé. Personne ne parle, seul le bruit des cuillers qui heurtent le fond des assiettes à soupe vient troubler le lourd silence du crépuscule. Le repas terminé, les femmes accompagnent la maîtresse de maison à la cuisine où elles l'aident à la vaisselle. C'est ce moment-là que choisit Christian, un des fils, qui s'est marié il y a un peu plus d'une année, pour s'adresser à son père Jakob.

"Père, dit-il, ici il n'y a pas d'avenir pour nous. Les gens évitent les membres de notre communauté, les anabaptistes, comme des pestiférés ou alors ils les insultent. J'ai décidé de partir." Il laisse s'écouler quelques secondes qui paraissent une éternité puis reprend : " Nous partirons dans un ou deux mois, au début du printemps, quand Anna jugera que notre bébé sera en mesure de voyager sans trop de problème. Nous irons dans le Nord, sur les terres du prince-évêque de Bâle. J'ai entendu dire qu'il est très tolérant et que bien qu'il soit catholique, il a déjà accueilli de nombreux anabaptistes." Le chef de famille n'a pas bougé en écoutant la déclaration de son fils. Il cherche sans doute à comprendre la décision de ce dernier et à peser le pour et le contre. Après avoir laissé passer quelques minutes interminables durant lesquelles Jakob a longuement examiné son fils assis sur sa gauche, il se redresse sur sa chaise pour annoncer son verdict.

Christian a conscience de la gravité de l'instant, il sait qu'une fois qu'il a pris une décision, son père ne revient jamais en arrière. Pourtant cet homme costaud à qui des yeux d'un brun presque noir, perdus dans un visage à la peau pâle, avec son

épaisse barbe et sa chevelure brune, donnent une allure d'ours est maintenant un adulte responsable, capable de décider lui-même de son destin et de celui de sa jeune famille. Cependant, il a besoin de l'approbation de son père pour avoir le sentiment que son choix est le bon et pouvoir partir en paix. De plus, il n'a aucune envie de quitter sur une dispute sa famille ainsi que son village natal.

Les doigts crispés sur la table, il regarde fixement son père qui s'apprête à parler. Jakob éclaire sa voix puis, sur un ton calme, commence : "Mon fils, notre famille a toujours été très soudée. Nous vivons tous ensemble et ce depuis de nombreuses générations. Tes grands-parents, tes arrière-grands-parents et à présent tes oncles et frères vivent ici à Sumiswald, on ne décide pas de tout quitter sur un coup de tête." Il marque une pause, les idées se bousculent dans sa tête, il doit y remettre de l'ordre. Christian baisse les yeux, son père ne le laissera jamais partir... " Cependant, reprend-il lentement en pesant ses mots, il me semble que tu as pas mal réfléchi avant de prendre ta décision. Je sais que la situation est difficile ici, et il est évident que tu veux le meilleur pour ta famille. Si Dieu a décidé que tu devais nous quitter afin d'échapper à l'intolérance des seigneurs de ce pays et offrir à tes enfants un avenir meilleur, alors va." Christian a de la peine à croire à ce qu'il vient d'entendre, son père lui donne sa bénédiction, il peut partir en paix.

Les oiseaux commencent à fredonner timidement, les premières fleurs pointent le bout de leurs pétales vers le soleil encore fébrile, c'est aujourd'hui qu'a choisi Christian pour débiter son périple en direction des montagnes jurassiennes. L'air est encore frais en cette matinée d'avril qui voit toute la famille réunie pour dire au revoir à Christian et Anna qui, nerveux, embrassent maladroitement ceux qu'ils ne reverront sans doute jamais. Christian a fait le tour de la famille, ses oncles lui ont souhaité bonne route et donné encore quelques conseils pour le voyage, ses frères lui ont souhaité bonne chance, sa mère l'a supplié d'être prudent et de prêter attention à sa jeune femme et à son fils. Il se retrouve à présent face à son père. Ce dernier le regarde fixement mais, pour la première fois, Christian distingue de la tristesse et de la peur dans les yeux de ce paysan costaud qu'il n'a jamais vu déstabilisé par quoi que ce soit. Jakob serre son fils dans ses bras et lui demande d'être courageux et de ne jamais oublier tout ce qu'il lui a enseigné jusqu'ici. Sur les visages de tous ceux qui sont réunis pour cet adieu, on ne peut distinguer aucune

larme, et aucun sanglot ne se fait entendre, mais les yeux brillants ne pourront sans doute plus retenir les pleurs une fois que le jeune couple aura dépassé la dernière ferme du village qui pointe là-bas, au coin de la forêt. Jakob aide Christian à charger les quelques bagages qu'il trimbale sur une petite charrette. Cela ne se résume qu'à quelques habits, un peu de nourriture pour la route ainsi que quelques cadeaux reçus à leur mariage ou lors de leur départ. Le tout est emballé dans de gros sacs bruns qui entourent le petit lit de fortune installé pour le bébé. Jakob jette un dernier regard accompagné d'un sourire à son petit-fils en lui caressant la frimousse. Cet enfant ne gardera aucun souvenir de son grand-père... Un dernier signe de la main, un "au revoir et bonne chance, vous nous manquerez". Alors un long et pénible voyage commence pour Anna et Christian.

Emmitouflé dans des couvertures, l'enfant semble plus bercé que dérangé par les secousses dues au chemin caillouteux. Cela est de bonne augure puisque le périple fatiguera déjà beaucoup ses parents. Sur le chemin qui longe l'Emme, Christian se retourne. Le village n'est plus maintenant qu'un amas de toits minuscules agrippés à la colline. Voilà le dernier souvenir qu'il gardera du village où il a grandi.

Après plusieurs jours de marche et des étapes dans des villages où ils sont plus ou moins bien accueillis, Anna et Christian arrivent à Burgdorf. Le temps se dégrade et il semble qu'il va pleuvoir durant les prochains jours. Anna propose de s'arrêter plusieurs jours afin de laisser passer le mauvais temps et surtout de se reposer dans ce lieu. L'idée approuvée, le couple se met en quête d'un logement pour la nuit et, si possible, pour le reste de son séjour dans la petite ville du bord de l'Emme. Mais ils ne savent pas trop comment s'y prendre car jusque-là, dans les petits villages conviviaux, c'étaient des gens qu'ils rencontraient sur le chemin qui les avaient hébergés. Mais ici, malgré la petitesse de la ville, les gens sont indifférents aux étrangers, pire, ils les évitent. Christian décide alors d'aller frapper aux portes. Mais au contraire des visages joyeux, sympathiques et accueillants qu'ils avaient eu la chance de rencontrer jusqu'ici, ceux qui se présentent sur le seuil des petites maisons sont ternes, grincheux et parfois presque repoussants. C'est ainsi que, la nuit tombante, Anna, Christian et leur bébé se retrouvent assis sur les marches qui mènent à l'église avec, devant eux, une grande place déserte que les premières

gouttes de pluie assombrissent encore d'avantage. N'ayant trouvé aucune âme charitable prête à les accueillir, ne serait-ce que dans une grange, ils vont devoir dépenser quelques précieux sous pour une nuit à l'auberge et renoncer à une étape prolongée dans cette petite ville hostile.

Le lendemain, c'est sous un ciel gris encombré d'énormes nuages sombres qui déversent une pluie continue que le couple reprend son périple vers un endroit plus accueillant. Ne trouvant logement que dans des granges ou étables, Anna et Christian continuent leur chemin sans s'accorder le moindre jour de pause. Après plus d'une dizaine de jours de route sous une pluie incessante, avec le petit qui ne cesse de pleurer, trempés jusqu'aux os, ils atteignent enfin les terres soleuroises où l'on ne persécute pas les anabaptistes. Peut-être auront-ils ainsi plus de chance auprès des habitants? En début d'après-midi, à l'entrée d'un petit hameau, ils rencontrent un vieil homme au visage jouflu qui ramène avec peine ses chèvres jusqu'à sa ferme. Christian se propose de l'aider à conduire les bêtes capricieuses, ce que le vieillard apprécie beaucoup. Arrivés à la ferme, il leur offre d'entrer pour se réchauffer et se sécher. Autour de la table les discussions vont bon train. Il se trouve en effet que l'homme est également anabaptiste et que lui aussi a eu pas mal de problèmes alors qu'il habitait dans l'Emmental. C'est d'ailleurs pour cela qu'il s'est retiré dans le canton de Soleure. Il approuve tout à fait la décision du couple de déménager. Pour lui, c'est la meilleure solution si l'on veut vivre en paix et dans de bonnes conditions. Lui aussi, aurait aimé s'en aller jusque dans le Jura, mais il ne se sentait pas capable de continuer son voyage déjà passablement périlleux jusque-là. Ainsi Anna et Christian passent quelques jours chez le vieux paysan et sa femme qui sont très généreux et attentionnés envers eux. Conscients de la chance qu'ils ont d'être aussi chaleureusement accueillis, Anna et Christian n'hésitent pas à apporter leur aide à leurs hôtes. C'est ainsi que Christian s'affaire auprès des nombreux animaux pendant que sa femme aide la maîtresse de maison à la cuisine, au jardin ou encore pour le ménage lorsqu'elle ne doit pas calmer son fils quelque peu fiévreux. Cette aide précieuse est très appréciée par le couple paysan.

Les voyageurs se sentent bien dans la petite ferme, mais il ne faut pas s'attarder car l'été approche à grands pas et Christian a l'intention de semer quelques légumes à leur arrivée dans le Jura, afin d'avoir des réserves pour l'hiver et de ne pas trop s'endetter. Mais cela ne sera possible que s'ils atteignent leur

destination avant les grandes chaleurs. Ainsi les Widmer prennent-ils congé de leurs hôtes sans oublier de les remercier à plusieurs reprises. Puis, Anna et Christian reprennent leur route en direction de Soleure.

Comme l'avait espéré le jeune couple, les habitants des différents villages qu'ils traversent sont toujours aimables et accueillants. Ils ont tous un repas ou une collation à leur proposer, une chambre lorsque le soir approche. De plus, le beau temps les accompagne. Ainsi, malgré la fatigue, c'est d'un air joyeux qu'Anna et Christian entrent chaque soir dans la maison de leurs hôtes d'une nuit, n'hésitant pas à proposer leur aide. Après de nombreuses semaines de voyage ponctuées de rares répit, le couple se trouve au pied du Weissenstein. Les gens chez qui ils ont logé la nuit leur ont expliqué que de l'autre côté se trouvent les terres du prince-évêque de Bâle. "Il suffit de gravir cette montagne, se disait Christian hier au soir avant de s'endormir, et nous pourrons enfin nous mettre en quête d'un endroit où vivre, un lieu qui sera notre chez nous!" Mais ce matin, sur le chemin qui serpente et grimpe de plus en plus fort, il repense : "Il suffit de gravir cette montagne.... Ce n'est pas une mince affaire! Et puis, qui est-ce qui me dit que l'on voudra bien nous accueillir là-bas?" Mais Christian s'efforce de ne pas laisser paraître son doute, car il sait qu'Anna a fourni beaucoup d'efforts, que leur bébé supporte de moins en moins ces longues journées de route, et qu'elle n'attend plus que de pouvoir enfin s'installer. Ce n'est vraiment pas le moment de la décourager. Comme pour se rassurer lui-même, il rompt le silence qui persiste depuis leur départ : " Anna, quand nous serons au sommet nous aurons une vue sur une grande partie de l'évêché et nous choisirons notre village ! Ne t'inquiète pas. " Anna lui répond d'un bref sourire, elle souffre de ce soleil écrasant qui accompagne leur ascension. Lorsqu'ils atteignent le sommet, il fait déjà nuit. Ils distinguent à peine la lumière qui provient d'une maisonnette perdue au milieu du ciel étoilé. En approchant, ils peuvent observer un discret filet de fumée grise qui s'échappe de la minuscule cheminée. Christian frappe à la petite porte de bois sur laquelle est écrit à la main : "Famille Gerber". Un petit homme au visage à demi dissimulé par une longue et épaisse barbe leur ouvre et les fait entrer. Attablés pour déguster une soupe aux légumes, le jeune couple explique à ses hôtes les raisons du voyage ainsi que les difficultés qu'ils ont affrontées jusqu'ici. La famille a l'air fascinée par le récit, surtout les enfants qui doivent avoir entre cinq et douze ans. Madame et Monsieur Gerber, quant à eux, semblent porter un intérêt plus particulier

aux histoires racontées par Christian et complétées de temps à autre par Anna. Il se révèle en effet que la famille Gerber a subi les mêmes difficultés que ses invités. Originaires de Langnau, ils ont quitté l'Emmental deux ans auparavant, accompagnés du frère de Monsieur Gerber et de sa femme. Arrivés au sommet du Weissenstein, les enfants étaient si fatigués et désagréables qu'il décida de s'établir dans la région, laissant son jeune frère et son épouse continuer leur route. Depuis, il a reçu quelques nouvelles de ceux-ci. Ils ont bâti une ferme dans la commune de Corgémont.

Anna est maintenant partie se coucher emmenant avec elle le bébé déjà endormi. La maîtresse de maison, quant-à-elle, est allée border ses enfants. Les deux hommes se retrouvent donc seuls autour de la table, à la lumière vacillante du feu qui brûle dans la cheminée. Le petit homme se propose de donner à Christian l'adresse de son frère afin qu'à son arrivée à Corgémont ce dernier les aide à s'installer, à condition bien sûr que Christian veuille s'établir là-bas. Ce dernier est enchanté par cette suggestion, à vrai dire, il ne savait pas vraiment comment il s'y prendrait lorsque Anna et lui auraient choisi un endroit. Tout cela l'angoisse depuis quelques jours. C'est donc avec un soulagement qu'il cache difficilement qu'il accepte. Monsieur Gerber lui dit alors qu'il écrira une lettre à son frère pour l'avertir de leur venue et pour qu'il puisse, dans la mesure du possible, préparer leur arrivée. Mais ce n'est pas sûr qu'elle atteigne Corgémont avant le couple.

C'est avec un poids de moins sur la conscience et le sourire aux lèvres que Christian aborde la descente qui les emmène vers leur destination finale, l'adresse de Monsieur Gerber précieusement placée dans la poche de sa veste. Il n'a pas encore évoqué à Anna la discussion de la veille, mais il en aura largement l'occasion durant le long chemin qu'il leur reste à parcourir.

Le soleil et les chants des oiseaux accompagnent le cheminement du jeune couple qui n'hésite pas à ponctuer sa route de brefs arrêts pour admirer le paysage merveilleux qui s'offre à ses yeux. Les pâturages verdoyants où les vaches semblent faire la sieste à longueur de journées, les multitudes de petites fleurs blanches, rouges, jaunes ou bleues qui bordent le sentier, mais aussi les énormes blocs de pierre qui surplombent parfois le chemin, et l'air empli du parfum typique de la

montagne forment un tableau harmonieux qui rappelle à Anna et Christian leur Emmental natal.

Alors qu'ils s'arrêtent au bord d'un ruisseau pour calmer les pleurs du petit, Christian décide de parler à sa femme de sa décision de s'installer à Corgémont. Son récit terminé, il pose un regard interrogateur sur le visage d'Anna où il cherche un signe de satisfaction ou d'approbation. Mais le visage reste figé, sans expression, comme si Anna était absente de son corps. Christian plonge son regard dans le mince filet d'eau qui serpente devant lui. Il finit par dire : "Je sais que cela nous impose de parcourir une longue route alors que nous pourrions nous installer dans le premier village venu... Mais Monsieur Gerber sera là pour nous aider, il nous hébergera pendant que l'on bâtera notre ferme s'il le faut, il nous intégrera dans la communauté du village... Et puis ici les anabaptistes n'ont pas le droit de s'établir à une altitude inférieure à mille mètres." Quelques minutes passent, aucun bruit ne se fait entendre, il semble que la nature elle-même s'est tue. Voyant qu'Anna ne réagit pas, Christian continue : "Anna, moi aussi je suis fatigué, j'ai mal aux jambes et je n'attends plus que le jour où l'on sera enfin chez nous. Mais je veux le meilleur pour notre bébé, pour toi ainsi que pour les enfants que nous aurons plus tard. Il ne s'agit donc pas de saisir la première occasion sans réfléchir, de choisir la voie la plus facile et de le regretter ensuite. Corgémont est le lieu idéal, j'en suis persuadé ! Il faut que tu me fasses confiance... tu veux bien ?" Il se tourne à nouveau vers sa jeune femme dont les yeux fixent l'enfant qu'elle berce nerveusement dans ses bras. "Il ne nous faudra qu'une dizaine de jours pour atteindre Corgémont, ce n'est rien en comparaison du chemin que nous avons déjà parcouru... Fais-moi confiance, je t'en prie," poursuit la voix grave. Anna lève enfin les yeux et esquisse un sourire peu convaincant accompagné d'un geste de la tête en signe d'approbation. Le couple entame ainsi la dernière ligne droite de son interminable périple.

Comme prévu, après une dizaine de jours de voyage qui se sont plutôt bien déroulés, Anna et Christian arrivent enfin à Corgémont. Au village, Christian demande Monsieur Gerber. Un vieil homme lui répond en français. Christian ne comprend pas cette langue mais il montre le papier sur lequel est inscrite l'adresse de Monsieur Gerber et, grâce à quelques mimiques, les deux hommes finissent par se comprendre. La famille Gerber n'habite pas au village-même mais sur les hauteurs. Le vieillard indique à Christian le sentier qui y mène. Depuis le petit

chemin, le couple peut apercevoir quelques maisonnettes perchées au sommet d'une colline. En approchant un peu plus, ils peuvent distinguer les prés où paissent de nombreuses vaches et des champs cultivés.

Monsieur Gerber a reçu la lettre de son frère deux jours auparavant. Ainsi a-t-il prévu l'arrivée du couple. Une chambre a été spécialement préparée pour eux en attendant que leur ferme, dont la construction commencera dès le lendemain, soit prête à les accueillir.

Anna se sent tout de suite à l'aise dans ce hameau et s'entend déjà très bien avec Katherina Gerber qui a presque le même âge qu'elle. Christian, quant à lui, est occupé à la gestion de la construction aux côtés de Thomas Gerber qu'il apprécie énormément. Au fil des jours, Anna et Christian font la connaissance des habitants des autres maisons de la colline et leur enfant se trouve très vite des camarades de jeu malgré son jeune âge. Il s'avère que ce sont tous des anabaptistes qui ont émigré et qui sont principalement originaires de l'Emmental. Cela étonne Christian. Il a bien entendu dire que de nombreuses familles étaient parties pour le Jura, mais il n'a jamais pensé les retrouver. Ce qui le surprend le plus, c'est que sur cette colline n'habitent que des anabaptistes. Un soir, il pose la question à Thomas. Ce dernier lui répond : "Ici les gens veulent bien accueillir les anabaptistes, mais à condition que nous les laissions tranquilles et restions entre nous. C'est pour cela que l'on doit s'établir à plus de mille mètres d'altitude." Cette explication fait réfléchir Christian. C'est vrai que depuis qu'ils ont passé le Weissenstein, les gens qu'ils ont rencontrés étaient sympathiques et aimables mais on pouvait sentir une certaine méfiance dans leurs faits et gestes.

C'est donc en tant qu'anabaptistes parmi les anabaptistes qu'Anna et Christian prennent un nouveau départ le jour où ils peuvent enfin emménager dans leur nouvelle ferme. La construction fut rapide puisque tous les hommes du hameau donnèrent de leur temps et de leur force. Les Widmer passeront donc ce premier hiver dans les montagnes jurassiennes dans leur propre maison qu'ils surnommeront "le Cernil" et qui deviendra la maison familiale pour les nombreuses générations à venir.

Le jeune Franz Widmer vient de souffler ses sept bougies. Tout comme son meilleur ami, Paul, il commencera l'école cet automne dès que les moissons seront terminées. La communauté du village a en effet mis sur pied une petite école. Le nombre d'élèves étant restreint, tous les enfants se retrouvent dans la même salle pour écouter les leçons dispensées par le régent. Mais dès que les beaux jours pointeront et que le travail aux champs recommencera, l'école n'aura plus lieu que le matin et les jours de mauvais temps et sera finalement supprimée pour permettre aux jeunes d'aider leurs familles vivant, pour la plupart, de l'agriculture.

Le grand jour est arrivé, Franz et Paul se mettent en route pour l'école. Sur le petit chemin qui mène au village, la discussion des deux amis est animée. Tout excités, ils ne s'écoutent pas vraiment mais expliquent pour la dixième fois les mêmes histoires que leur ont racontées leurs amis plus âgés. Les garçons arrivent bientôt, et c'est Franz qui pousse la lourde porte de bois qui leur donne accès à la salle de classe. Il n'y a encore aucun élève, il est encore tôt car les deux amis, sans s'en rendre compte, ont marché vite et même parfois couru sur le sentier. Ce n'est pas grave; comme ça ils peuvent choisir leurs places ! Franz et Paul se choisissent des places au premier rang. Un large sourire sur les lèvres, les compères observent attentivement leurs camarades qui arrivent par petits groupes. La salle est presque pleine lorsque l'église sonne huit coups. Le régent, resté jusque-là immobile et silencieux dans un coin de la pièce évolue lentement à travers la salle pour prendre sa place face aux enfants. Cet homme grand, sec, à la peau pâle creusée de profondes rides, n'a pas besoin de dire ou de faire quoi que ce soit pour avoir l'attention de ses élèves, son seul déplacement lent, mais sûr de lui, a fait taire le moindre bruit. Il observe rapidement les petits visages tous tournés vers lui et demande leurs noms aux nouveaux. En fait il les connaît déjà puisque le village n'est pas grand et que tout le monde se connaît. Mais c'est sa manière à lui de dire bonjour. Il commence ensuite sans tarder la leçon d'arithmétique.

Après cette première journée de classe, Franz et Paul ne tardent pas et rentrent presque aussi vite qu'ils sont venus ce matin. Les deux amis se donnent rapidement rendez-vous pour repartir le lendemain et courent chez eux, impatients de raconter à leurs parents leur première journée de classe.

Cela fait maintenant près de deux mois que Franz va à l'école. Pendant ses récréations, Paul et lui aiment jouer avec Albert, le fils du boulanger. Ils restent même régulièrement pour jouer et discuter ensemble après la classe, ce qui leur vaut à tous les trois des remarques de leurs parents sur leurs rentrées tardives. Mais ce sont les seuls moments où ils s'amuse vraiment, et puis tant qu'ils font correctement leurs devoirs... cette explication n'enchant pas leurs parents, qui s'inquiètent de les voir rentrer à la tombée de la nuit et trempés suite à une longue et acharnée bataille de boules de neiges. Christian a décidé d'exiger que son fils rentre directement après la classe, mais Anna l'a convaincu que cela n'était pas nécessaire puisque, de toute façon, en hiver, il n'y a rien à faire à la ferme et puis les enfants ont le droit de s'amuser ! Franz devra toutefois, à l'ordinaire, être à la maison à la nuit tombée.

Les trois amis, Franz, Paul et Albert, parlent parfois de leurs dimanches, seuls jours où ils ne se voient pas à l'école. Albert raconte qu'il se rend tous les dimanches après-midi à l'église pour les Vêpres avec tous ses amis et s'étonne de n'y jamais rencontrer Franz et Paul. Les deux habitants de la colline décrivent alors à leur tour le déroulement de leurs dimanches. Chez eux, pas d'églises, mais de grandes réunions dans les fermes où l'on célèbre le culte en famille ou entre amis. Le père de Paul lui a expliqué que si ça se passe ainsi, c'est qu'on a interdit aux anabaptistes de construire leurs propres églises. Paul a demandé pourquoi, mais son père n'a pas vraiment su répondre, il a simplement dit : " C'est comme ça, certains chassent les anabaptistes de chez eux ou les forcent à se convertir, et d'autres les tolèrent, mais ne les autorisent pas à pratiquer publiquement. On ne peut rien y changer..." et puis il a baissé la tête, les yeux résignés. Mais cette discussion s'arrête là et ni Franz ni Paul n'essayent de comprendre d'avantage en posant des questions à la maison.

Les jours suivants, Albert se comporte bizarrement. Il rentre plus tôt après l'école, laissant ses deux amis jouer seuls et ne leur raconte plus les histoires ou les bêtises que fait son frère aîné, auquel son père essaie tant bien que mal d'apprendre le métier de boulanger. Et puis, il manque l'école durant une semaine sans vrai motif, puisque à son retour, il prétend qu'il a dû rester à la maison pour aider car sa grand-mère est gravement malade et que, par conséquent, sa mère a beaucoup de travail. Mais Albert s'est trahi, il ne se rappelle sans doute pas qu'il avait raconté à ses amis

que ses deux grands-mères étaient mortes à quelques semaines d'intervalle, il y a deux ou trois ans de cela. Paul et Franz ne le lui font pas remarquer et préfèrent en parler entre eux sur le chemin du retour. C'est Franz qui lance la discussion :

- Albert a menti, tu as remarqué ?
- Oui... il est bizarre ces derniers temps.
- C'est vrai, mais qu'est-ce qu'on lui a fait ?
- Je ne sais pas...je ne vois pas...

Les deux amis ralentissent le pas, il semblent réfléchir... Paul finit par proposer une hypothèse :

- Tu crois que c'est à cause de la toupie qu'il a perdue ? Il est persuadé que c'est moi qui la lui ai volée.
- Oh non, il l'a déjà oubliée ! Et puis il t'a pardonné. Cette histoire date de bien quelques semaines maintenant, je ne pense pas que cela ait un rapport.
- Tu as sans doute raison... mais alors qu'est-ce qu'il a ?
- J'aimerais bien le savoir...c'est peut-être parce que pour nos exposés on s'est mis tous les deux et qu'il est obligé de le faire avec le fils du boucher ; il ne l'aime pas beaucoup.
- L'exposé ! Je n'y avais plus pensé, ça doit être ça oui certainement. Mais alors il faut qu'on lui parle, c'est nul de se faire la tête pour ça !
- Oui, tu as raison, on lui parlera demain à la récréation.
- Oui durant la récréation, c'est une bonne idée.

Entre temps, Franz et Paul sont arrivés à la croisée où leurs chemins se séparent. Ils se quittent, impatients de se retrouver le lendemain pour éclaircir toute cette histoire. Le lendemain matin, durant la récréation, Paul et Franz s'approchent d'Albert. Ce dernier fait un pas dans la direction opposée, mais les deux amis se précipitent pour le retenir.

- Attends, il faut que l'on te parle, s'écrie Paul.
- Je n'ai rien à vous dire, réplique Albert, je n'ai plus envie de jouer avec vous c'est tout, vous comprenez ! Laissez-moi.
- Non, on ne comprend pas et justement on voudrait comprendre, dit Franz sur un ton de reproche.

Et Paul essaie alors de faire avouer son ami :

- Albert, c'est à cause de l'exposé ? Parce qu'on le fait ensemble et que tu es obligé de le faire avec Georges ?
- Oh non ! Ce n'est pas un problème, s'exclame le fils du boulanger, je savais que vous le feriez ensemble, c'est logique, vous vous connaissez et êtes amis depuis plus longtemps !
- Mais alors, quel est le problème ? Interroge Franz.

Le petit villageois baisse la tête et reste muet malgré les regards interrogateurs de ses amis qui le fixent. Franz essaie de le faire parler et insiste quelque peu :

- Mais enfin Albert, on est tes amis, dis-nous ce qui t'arrive !

Le silence persiste. Le visage rondelet d'Albert se relève finalement d'un mouvement lent. Les yeux pleins d'une mystérieuse tristesse, il annonce à ses camarades :

- Mes parents ne veulent plus que je joue avec vous...

Franz et Paul s'échangent un regard interrogateur avant de demander "pourquoi". Albert laisse s'écouler quelques instants puis répond :

- C'est à cause de vos dimanches...
- Quoi ? Interrogent en chœur les deux anabaptistes qui n'y comprennent strictement rien.
- Vous vous souvenez de ce que je vous ai dit sur mes dimanches ? Vous savez que nous ne les passons pas de la même manière.

Ses amis acquiescent. Il continue :

- Si nous n'avons pas les mêmes dimanches, c'est parce que l'on ne pratique pas la même religion. Je suis catholique et vous êtes anabaptistes. Cela change tout. Enfin, du point de vue de mes parents. Ils disent que votre communauté a une mauvaise influence et c'est pour cela que je ne peux plus jouer avec vous. Ils ne veulent plus qu'on reste ensemble.

Les deux garçons ne savent comment ils doivent réagir, ils ne comprennent pas une telle réaction, et apparemment Albert aussi a de la peine à l'accepter. Pourtant ses parents l'ont sûrement sermonné pendant des heures pour le convaincre ou du moins faire en sorte qu'il ne fréquente plus d'anabaptistes. Finalement c'est Paul qui rompt le silence : " Puisque c'est somme ça, je ne vois pas pourquoi nous perdons notre temps avec un petit catholique qui ne veut fréquenter que ses semblables ! Viens Franz, on s'en va. " Et le jeune garçon s'éloigne à grands pas du petit groupe. Mais Franz ne le suit pas, il pose sa main sur l'épaule d'Albert qui ne peut retenir les

quelques larmes qui coulent silencieusement le long de ses joues. Franz a bien compris que l'interdiction qu'a reçue Albert ne fait pas plus plaisir à ce dernier qu'à Paul et lui. Mais ils finiront bien par trouver une autre façon de se voir, à commencer par les récréations, comme celle de ce matin pendant laquelle personne ne vient contrôler les fréquentations d'Albert. Et puis Paul finira bien par comprendre que le fils du boulanger n'a aucune envie de mettre fin à leur amitié, il se joindra alors à nouveau aux deux amis pour jouer et rigoler.

Mais Franz ne dit rien de tout ce qu'il pense à son ami. Il lui tend simplement son mouchoir et, sa main toujours posée sur l'épaule de son camarade, il le pousse gentiment vers la porte de la classe devant laquelle le régent commence à appeler les enfants.

Ce soir-là Paul s'empresse de partir dès que la classe est terminée, sans attendre Franz. Il n'a pas apprécié que son ami ne l'ait pas suivi et soit resté auprès d'Albert. Le fils Widmer rentre alors seul et pensif. Il marche lentement le long du petit sentier, il est perdu dans ses pensées. Comment auraient réagi mes parents si je leur avais dit que je jouais tous les soirs avec un catholique ? Auraient-ils réagi de la même façon ? Et si je leur en parlais ? Qu'est-ce qu'ils diraient ? Il n'en sait rien et n'a pas envie de le savoir...Après tout, ces questions ne sont pas si importantes. Dans quelques jours il n'y pensera même plus. Ainsi il ne les posera sans doute jamais à qui que ce soit.

Mais une question le perturbe cependant et continue à tourner dans sa tête : Pourquoi les adultes n'arrivent-ils pas à tolérer ceux qui n'ont pas la même opinion qu'eux ?

Franz avait raison, cela pris plus de temps qu'il ne l'aurait cru, mais Paul finit par revenir auprès de ces camarades un matin alors qu'ils s'amuse à écrire leurs prénoms en alignant des cailloux sur le perron, en attendant le début de la classe. C'est d'un pas incertain, la tête baissée, que Paul s'approche des deux garçons, leur demandant timidement à quoi ils jouent. Ces derniers tournent leurs visages à la fois interrogateurs et pleins d'espoirs vers Albert. Il leur faut à peine quelques secondes pour se comprendre et redevenir amis. Et tout juste deux minutes après, leurs trois prénoms forment un triangle à leurs pieds. L'heure est déjà tardive et la classe va

reprendre mais une chose est certaine, demain, tout comme les jours suivants, ils passeront leur récréation ensemble.

De jour en jour, leur amitié se renforce alors que la question de leur différence religieuse persiste en chacun d'eux. Ils finissent par aborder ce sujet devenu quelque peu tabou au sein de leur groupe. C'est Paul qui en parle le premier. Il aimerait comprendre pourquoi Albert n'as pas les mêmes croyances que Franz et lui et pourquoi ces croyances ont autant d'importance pour leurs parents. Mais les jeunes garçons ne trouvent pas de réponse ou, du moins, pas de réponse qui soit valable à leurs yeux. C'est pourquoi ils décident de faire un pacte qui les liera pour la vie. Chacun d'eux jure que quoi qu'il arrive, quoi que puissent dire leurs parents et cela malgré leurs religions divergentes, Albert, Paul et Franz resteraient amis pour toujours.

5. Conclusion générale

Même si je suis loin d'avoir tout appris de la vie de mes ancêtres, les recherches que j'ai effectuées dans le cadre de mon travail de maturité m'ont apporté des réponses précieuses à mes yeux. En effet, je pense que l'on n'hérite pas seulement d'un nom, d'un nez allongé ou de cheveux bruns. Selon moi, nos ancêtres nous transmettent quelque chose d'autre, quelque chose de plus subtil, quelque chose dont on n'est pas forcément conscient, une sorte d'identité, une explication à notre existence... je ne sais pas trop, peut-être est-ce moi qui délire ou bien il existe vraiment un lien particulier qui nous rattache à nos aïeux...

La seule affirmation que je suis en mesure de donner est que mes recherches au sujet de ma famille ne s'arrêteront pas avec la "remise" de mon travail de maturité. Au contraire, je serai désormais attentive à chaque détail qui pourrait m'en apprendre plus !

Et puis, en surfant sur le Net, j'ai parfois laissé un message sur l'un ou l'autre des sites de généalogie que j'ai visités. En réponse à cela, je reçois de temps en temps des mails de personnes du monde entier qui portent le nom de Widmer ou dont un ancêtre portait ce nom. Ils voudraient en savoir plus et recherchent des gens de leur famille. Jusqu'à maintenant, j'ai souvent laissé "traîner" ces courriers mais j'aimerais y consacrer plus de temps à l'avenir et, qui sait, retrouver de lointains cousins !

6.1 Petit album de famille



Voici le père de mon arrière-grand-mère. C'est-à-dire, le père de Gulia Martinelli. Je n'ai malheureusement pas retrouvé son prénom.

Eux, ce sont mes arrière-grands-parents : Gulia Martinelli et Fritz Widmer.



Ici Gulia et Fritz sont entourés de leurs 4 enfants : Marie-Hélène, Fritz, Georges et Alphonse.



Mon père dans les bras de sa tante qui est aussi sa marraine. Elle se prénomme Marie-Hélène mais tout le monde dans la famille l'appelle Mimi. Chez nous, on dit même Tante Mimi puisqu'elle est la tante de mon père.



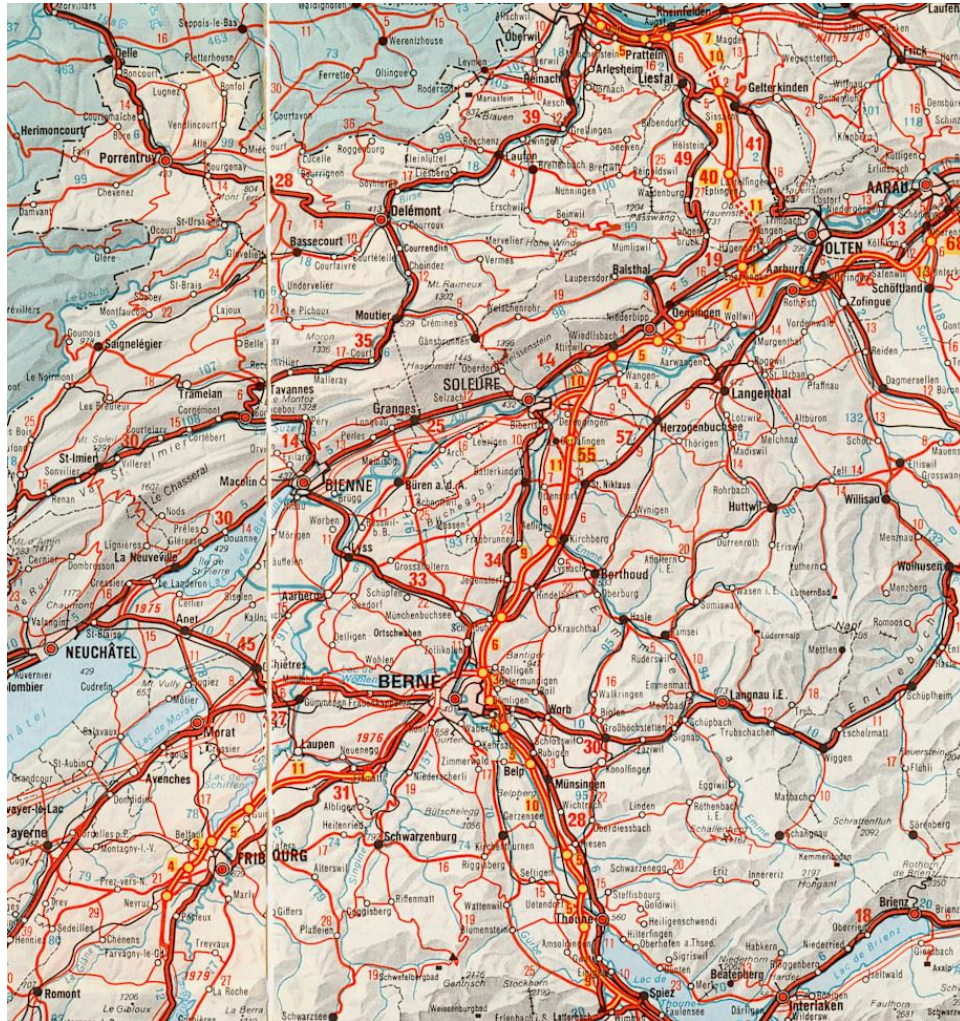
Voici mon père qui, cette fois, se trouve dans les bras de mon grand-père.



Mes grands-parents sont entourés de leurs enfants avec leurs conjoints ainsi que de leurs petits enfants.



6.2 Le parcours



Voici l'itinéraire qu'ont probablement emprunté mes ancêtres. Partis de Sumiswald, ils ont longé l'Emme jusqu'à Soleure, ont gravi le Weissenstein pour enfin arriver à Corgémont.

6.3 Sumiswald



Une vue sur le village
d'origine de ma famille :
Sumiswald dans l'Emmental



6.4 Les Anabaptistes

Voici le symbole représentant la communauté anabaptiste.



7. Mes sources

- "Anabaptiste", dans : Dictionnaire Historique et Biographique de la Suisse, Neuchâtel, 1921,
- "Anabaptisme" : www.sn1.ch/dhs/externe/protect/textes/F11421.html (page mise à jour le 29 août 2001)
- "Histoire du Christianisme en Suisse, Une perspective œcuménique", Fribourg: Editions St-Paul et Genève : éditions Labor et Fides, 1995, pages 109 à 111
- Beaucarnot Jean-Louis, *La généalogie facile*, Usine de la flèche (France) : Editions Marabout, 1998, page 119
- *Histoire de la Suisse*, Editions Fragnières, Fribourg 1984
- Gratz, Delbert L., *Bernes Anabaptists*, Scottdale, Pennsylvania : Herald Press, 1953, page 128
- Samuel Gerber, "Les Anabaptistes dans le Jura", dans : "*Intervaller*", n°10, octobre 1984, pages 15 à 22
- "Prénoms" : <http://prenoms.free.fr/HistOri.htm>
- Beaucarnot Jean-Louis, *Ainsi vivaient nos ancêtres, De leurs coutumes à nos habitudes*, Paris : Editions Robert Laffont, 1989, page 58
- *Das Widmer Familien-Weltbuch*, Bath, Ohio 44240, USA, page 4.28
- Entretien téléphonique avec Fritz Widmer, mon grand-oncle, le 3 novembre 2001

- Entretien téléphonique avec L'archiviste de Corgémont, le 23 janvier 2002, une page de notes

- Entretien téléphonique avec Jean-Pierre Widmer, le 5 février 2002

- Entretien téléphonique avec Werner Widmer, le 6 février 2002

- Entretien avec Joël Widmer, cousin de mon père, le 28 juin 2002

- Entretiens réguliers avec Roland Widmer, mon père, tout au long de mon travail